

ANNA KARÉNINE

LÉON TOLSTOÏ

EDITION INTÉGRALE



Table des matières

Anna Karénine

Première partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

Deuxième partie

I

II

III

IV

V

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[XXXII](#)

[XXXIII](#)

[XXXIV](#)

[XXXV](#)

[Troisième partie](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[XXXII](#)

[Quatrième partie](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

XXIII

Cinquième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

Sixième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

Septième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[Huitième partie](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

Léon Tolstoï

Anna Karénine

Edition intégrale

Classiques de la littérature

Première partie

« Je me suis réservé à la vengeance », dit le Seigneur.

Tous les bonheurs se ressemblent, mais chaque infortune a sa physionomie particulière.

La maison Oblonsky était bouleversée. La princesse, ayant appris que son mari entretenait une liaison avec une institutrice française qui venait d'être congédiée, déclarait ne plus vouloir vivre sous le même toit que lui. Cette situation se prolongeait et se faisait cruellement sentir depuis trois jours aux deux époux, ainsi qu'à tous les membres de la famille, aux domestiques eux-mêmes. Chacun sentait qu'il existait plus de liens entre des personnes réunies par le hasard dans une auberge, qu'entre celles qui habitaient en ce moment la maison Oblonsky. La femme ne quittait pas ses appartements ; le mari ne rentrait pas de la journée ; les enfants couraient abandonnés de chambre en chambre ; l'Anglaise s'était querellée avec la femme de charge et venait d'écrire à une amie de lui chercher une autre place ; le cuisinier était sorti la veille sans permission à l'heure du dîner ; la fille de cuisine et le cocher demandaient leur compte.

Trois jours après la scène qu'il avait eue avec sa femme, le prince Stéphane Arcadiévitch Oblonsky, Stiva, comme on l'appelait dans le monde, se réveilla à son heure habituelle, huit heures du matin, non pas dans sa chambre à coucher, mais dans son cabinet de travail sur un divan de cuir. Il se retourna sur les ressorts de son divan, cherchant à prolonger son sommeil, entoura son oreiller de ses deux bras, y appuya sa joue ; puis, se redressant tout à coup, il s'assit et ouvrit les yeux.

« Oui, oui, comment était-ce donc ? pensa-t-il en cherchant à se rappeler son rêve. Comment était-ce ? Oui, Alabine donnait un dîner à Darmstadt ; non, ce n'était pas Darmstadt, mais quelque chose d'américain. Oui, là-bas,

Darmstadt était en Amérique. Alabine donnait un dîner sur des tables de verre, et les tables chantaient : « Il mio tesoro », c'était même mieux que « Il mio tesoro », et il y avait là de petites carafes qui étaient des femmes. »

Les yeux de Stépane Arcadiévitch brillèrent gaiement et il se dit en souriant : « Oui, c'était agréable, très agréable, mais cela ne se raconte pas en paroles et ne s'explique même plus clairement quand on est réveillé. » Et, remarquant un rayon de jour qui pénétrait dans la chambre par l'entrebâillement d'un store, il posa les pieds à terre, cherchant comme d'habitude ses pantoufles de maroquin brodé d'or, cadeau de sa femme pour son jour de naissance ; puis, toujours sous l'empire d'une habitude de neuf années, il tendit la main sans se lever, pour prendre sa robe de chambre à la place où elle pendait d'ordinaire. Ce fut alors seulement qu'il se rappela comment et pourquoi il était dans son cabinet ; le sourire disparut de ses lèvres et il fronça le sourcil. « Ah, ah, ah ! » soupira-t-il en se souvenant de ce qui s'était passé. Et son imagination lui représenta tous les détails de sa scène avec sa femme et la situation sans issue où il se trouvait par sa propre faute.

« Non, elle ne pardonnera pas et ne peut pas pardonner. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je suis cause de tout, de tout, et que je ne suis pas coupable ! Voilà le drame. Ah, ah, ah !... » répétait-il dans son désespoir en se rappelant toutes les impressions pénibles que lui avait laissées cette scène.

Le plus désagréable avait été le premier moment, quand, rentrant du spectacle, heureux et content, avec une énorme poire dans la main pour sa femme, il n'avait pas trouvé celle-ci au salon ; étonné, il l'avait cherchée dans son cabinet et l'avait enfin découverte dans sa chambre à coucher, tenant entre ses mains le fatal billet qui lui avait tout appris.

Elle, cette Dolly toujours affairée et préoccupée des petits tracassés du ménage, et selon lui si peu perspicace, était assise, le billet dans la main, le regardant avec une expression de terreur, de désespoir et d'indignation.

« Qu'est-ce que cela, cela ? » demanda-t-elle en montrant le papier.

Comme il arrive souvent, ce n'était pas le fait en lui-même qui touchait le plus Stépane Arcadiévitch, mais la façon dont il avait répondu à sa femme. Semblable aux gens qui se trouvent impliqués dans une vilaine affaire sans s'y être attendus, il n'avait pas su prendre une physionomie conforme à sa situation. Au lieu de s'offenser, de nier, de se justifier, de demander pardon, de demeurer indifférent, tout aurait mieux valu, sa figure prit involontairement (action réflexe, pensa Stépane Arcadiévitch qui aimait la physiologie) – très involontairement – un air souriant ; et ce sourire habituel, bonasse, devait nécessairement être niais.

C'était ce sourire niais qu'il ne pouvait se pardonner. Dolly, en le voyant, avait tressailli, comme blessée d'une douleur physique ; puis, avec son emportement habituel, elle avait accablé son mari d'un flot de paroles amères et s'était sauvée dans sa chambre. Depuis lors, elle ne voulait plus le voir.

« La faute en est à ce bête de sourire, pensait Stépane Arcadiévitch, mais que faire, que faire ? » répétait-il avec désespoir sans trouver de réponse.

II

Stépane Arcadiévitch était sincère avec lui-même et incapable de se faire illusion au point de se persuader qu'il éprouvait des remords de sa conduite. Comment un beau garçon de trente-quatre ans comme lui aurait-il pu se repentir de n'être plus amoureux de sa femme, la mère de sept enfants dont cinq vivants, et à peine plus jeune que lui d'une année. Il ne se repentait que d'une chose, de n'avoir pas su lui dissimuler la situation. Peut-être aurait-il mieux caché ses infidélités s'il avait pu prévoir l'effet qu'elles produiraient sur sa femme. Jamais il n'y avait sérieusement réfléchi. Il s'imaginait vaguement qu'elle s'en doutait, qu'elle fermait volontairement les yeux, et trouvait même que, par un sentiment de justice, elle aurait dû se montrer indulgente ; n'était-elle pas fanée, vieillie, fatiguée ? Tout le mérite de Dolly consistait à être une bonne mère de famille, fort ordinaire du reste, et sans aucune qualité qui la fit remarquer. L'erreur avait été grande ! « C'est terrible, c'est terrible ! » répétait Stépane Arcadiévitch sans trouver une idée consolante. « Et tout allait si bien, nous étions si heureux ! Elle était contente, heureuse dans ses enfants, je ne la gênaient en rien, et la laissais libre de faire ce que bon lui semblait dans son ménage. Il est certain qu'il est fâcheux qu'elle ait été institutrice chez nous. Ce n'est pas bien. Il y a quelque chose de vulgaire, de lâche à faire la cour à l'institutrice de ses enfants. Mais quelle institutrice ! (il se rappela vivement les yeux noirs et fripons de M^{lle} Roland et son sourire). Et tant qu'elle demeurait chez nous, je ne me suis rien permis. Ce qu'il y a de pire, c'est que... comme un fait exprès ! que faire, que faire ? »... De réponse il n'y en avait pas, sinon cette réponse générale que la vie donne à toutes les questions les plus compliquées, les plus difficiles à résoudre : vivre au jour le jour, c'est-à-dire s'oublier ; mais, ne pouvant plus retrouver l'oubli dans le sommeil, du

moins jusqu'à la nuit suivante, il fallait s'étourdir dans le rêve de la vie.

« Nous verrons plus tard », pensa Stépane Arcadiévitch, se décidant enfin à se lever.

Il endossa sa robe de chambre grise doublée de soie bleue, en noua la cordelière, aspira l'air à pleins poumons dans sa large poitrine, et d'un pas ferme qui lui était particulier, et qui ôtait toute apparence de lourdeur à son corps vigoureux, il s'approcha de la fenêtre, en leva le store et sonna vivement. Matvei, le valet de chambre, un vieil ami, entra aussitôt portant les habits, les bottes de son maître et une dépêche ; à sa suite vint le barbier, avec son attirail.

« A-t-on apporté des papiers du tribunal ? demanda Stépane Arcadiévitch, prenant le télégramme et s'asseyant devant le miroir.

– Ils sont sur la table », répondit Matvei en jetant un coup d'œil interrogateur et plein de sympathie à son maître ; puis, après une pause, il ajouta avec un sourire rusé :

« On est venu de chez le loueur de voitures. »

Stépane Arcadiévitch ne répondit pas et regarda Matvei dans le miroir ; ce regard prouvait à quel point ces deux hommes se comprenaient. « Pourquoi dis-tu cela ? » avait l'air de demander Oblonsky.

Matvei, les mains dans les poches de sa jaquette, les jambes un peu écartées, répondit avec un sourire imperceptible :

« Je leur ai dit de revenir dimanche prochain et d'ici là de ne pas déranger Monsieur inutilement. »

Stépane Arcadiévitch ouvrit le télégramme, le parcourut, corrigea de son mieux le sens défiguré des mots, et son visage s'éclaircit.

« Matvei, ma sœur Anna Arcadieвна arrivera demain, dit-il en arrêtant pour un instant la main grassouillette du barbier en train de tracer à l'aide du peigne une raie rose dans sa barbe frisée.

- Dieu soit béni ! » répondit Matvei d'un ton qui prouvait que, tout comme son maître, il comprenait l'importance de cette nouvelle, - en ce sens qu'Anna Arcadieвна, la sœur bien-aimée de son maître, pourrait contribuer à la réconciliation du mari et de la femme.

« Seule ou avec son mari ? » demanda Matvei.

Stépane Arcadiévitch ne pouvait répondre, parce que le barbier s'était emparé de sa lèvre supérieure, mais il leva un doigt. Matvei fit un signe de tête dans la glace.

« Seule. Faudra-t-il préparer sa chambre en haut ?

- Où Daria Alexandrovna l'ordonnera.

- Daria Alexandrovna ? fit Matvei d'un air de doute.

- Oui, et porte-lui ce télégramme, nous verrons ce qu'elle dira.

- Vous voulez essayer, comprit Matvei, mais il répondit simplement : C'est bien. »

Stépane Arcadiévitch était lavé, coiffé, et procédait à l'achèvement de sa toilette après le départ du barbier, lorsque Matvei, marchant avec précaution, rentra dans la chambre, son télégramme à la main :

« Daria Alexandrovna fait dire qu'elle part. - « Qu'il fasse comme bon lui semblera », a-t-elle dit, - et le vieux domestique regarda son maître, les mains dans ses poches, en penchant la tête ; ses yeux seuls souriaient.

Stépane Arcadiévitch se tut pendant quelques instants ; puis un sourire un peu attendri passa sur son beau visage.

« Qu'en penses-tu, Matvei ? fit-il en hochant la tête.

- Cela ne fait rien, monsieur, cela s'arrangera, répondit Matvei.

- Cela s'arrangera ?

- Certainement, monsieur.

- Tu crois ! qui donc est là ? demanda Stépane Arcadiévitch en entendant le frôlement d'une robe de femme du côté de la porte.

- C'est moi, monsieur, répondit une voix féminine ferme mais agréable, et la figure grêlée et sévère de Matrona Philémonovna, la bonne des enfants, se montra à la porte.

- Qu'y a-t-il, Matrona ? » demanda Stépane Arcadiévitch en allant lui parler près de la porte. Quoique absolument dans son tort à l'égard de sa femme, ainsi qu'il le reconnaissait lui-même, il avait cependant toute la maison pour lui, y compris la bonne, la principale amie de Daria Alexandrovna.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tristement.

- Vous devriez aller trouver madame et lui demander encore pardon, monsieur ; peut-être le bon Dieu sera-t-il miséricordieux. Madame se désole, c'est pitié de la voir, et tout dans la maison est sens dessus dessous. Il faut avoir pitié des enfants, monsieur.

- Mais elle ne me recevra pas...

- Vous aurez toujours fait ce que vous aurez pu, Dieu est miséricordieux ; priez Dieu, monsieur, priez Dieu.

- Eh bien, c'est bon, va, dit Stépane Arcadiévitch en rougissant tout à coup. Donne-moi vite mes affaires », ajouta-t-il en se tournant vers Matvei et en ôtant résolument sa robe de chambre.

Matvei, soufflant sur d'invisibles grains de poussière, tenait la chemise empesée de son maître, et l'en revêtit avec un plaisir évident.

III

Une fois habillé, Stépane Arcadiévitch se parfuma, arrangea ses manchettes, mit dans ses poches, suivant son habitude, ses cigarettes, son portefeuille, ses allumettes, sa montre avec une double chaîne et des breloques, chiffonna son mouchoir de poche et, malgré ses malheurs, se sentit frais, dispos, parfumé et physiquement heureux. Il se dirigea vers la salle à manger, où l'attendaient déjà son café, et près du café ses lettres et ses papiers.

Il parcourut les lettres. L'une d'elles était fort désagréable : c'était celle d'un marchand qui achetait du bois dans une terre de sa femme. Ce bois devait absolument être vendu ; mais, tant que la réconciliation n'aurait pas eu lieu, il ne pouvait être question de cette vente. C'eût été chose déplaisante que de mêler une affaire d'intérêt à l'affaire principale, celle de la réconciliation. Et la pensée qu'il pouvait être influencé par cette question d'argent lui sembla blessante. Après avoir lu ses lettres, Stépane Arcadiévitch attira vers lui ses papiers, feuilleta vivement deux dossiers, fit quelques notes avec un gros crayon et, repoussant ces paperasses, se mit enfin à déjeuner ; tout en prenant son café, il déplia son journal du matin, encore humide, et le parcourut.

Le journal que recevait Stépane Arcadiévitch était libéral, sans être trop avancé, et d'une tendance qui convenait à la majorité du public. Quoique Oblonsky ne s'intéressât guère ni à la science, ni aux arts, ni à la politique, il ne s'en tenait pas moins très fermement aux opinions de son journal sur toutes ces questions, et ne changeait de manière de voir que lorsque la majorité du public en changeait. Pour mieux dire, ses opinions le quittaient d'elles-mêmes après lui être venues sans qu'il prît la peine de les choisir ; il les adoptait comme les formes de ses chapeaux et de ses redingotes,

parce que tout le monde les portait, et, vivant dans une société où une certaine activité intellectuelle devient obligatoire avec l'âge, les opinions lui étaient aussi nécessaires que les chapeaux. Si ses tendances étaient libérales plutôt que conservatrices, comme celles de bien des personnes de son monde, ce n'est pas qu'il trouvât les libéraux plus raisonnables, mais parce que leurs opinions cadraient mieux avec son genre de vie. Le parti libéral soutenait que tout allait mal en Russie, et c'était le cas pour Stépane Arcadiévitch, qui avait beaucoup de dettes et peu d'argent. Le parti libéral prétendait que le mariage est une institution vieillie qu'il est urgent de réformer, et pour Stépane Arcadiévitch la vie conjugale offrait effectivement peu d'agréments et l'obligeait à mentir et à dissimuler, ce qui répugnait à sa nature. Les libéraux disaient, ou plutôt faisaient entendre, que la religion n'est un frein que pour la partie inculte de la population, et Stépane Arcadiévitch, qui ne pouvait supporter l'office le plus court sans souffrir des jambes, ne comprenait pas pourquoi l'on s'inquiétait en termes effrayants et solennels de l'autre monde, quand il faisait si bon vivre dans celui-ci. Joignez à cela que Stépane Arcadiévitch ne détestait pas une bonne plaisanterie, et il s'amusait volontiers à scandaliser les gens tranquilles en soutenant que, du moment qu'on se glorifie de ses ancêtres, il ne convient pas de s'arrêter à Rurick et de renier l'ancêtre primitif, – le singe.

Les tendances libérales lui devinrent ainsi une habitude ; il aimait son journal comme son cigare après dîner, pour le plaisir de sentir un léger brouillard envelopper son cerveau.

Stépane Arcadiévitch parcourut le « leading article » dans lequel il était expliqué que de notre temps on s'inquiète bien à tort de voir le radicalisme menacer d'engloutir tous les éléments conservateurs, et qu'on a plus tort encore de supposer que le gouvernement doit prendre des mesures pour écraser l'*hydre révolutionnaire*. « À notre

avis, au contraire, le danger ne vient pas de cette fameuse hydre révolutionnaire, mais de l'entêtement traditionnel qui arrête tout progrès », etc., etc. Il parcourut également le second article, un article financier où il était question de Bentham et de Mill, avec quelques pointes à l'adresse du ministère. Prompt à tout s'assimiler, il saisissait chacune des allusions, devinait d'où elle partait et à qui elle s'adressait, ce qui d'ordinaire l'amusait beaucoup, mais ce jour-là son plaisir était gâté par le souvenir des conseils de Matrona Philémonovna et par le sentiment du malaise qui régnait dans la maison. Il parcourut tout le journal, apprit que le comte de Beust était parti pour Wiesbaden, qu'il n'existait plus de cheveux gris, qu'il se vendait une calèche, qu'une jeune personne cherchait une place, et ces nouvelles ne lui procurèrent pas la satisfaction tranquille et légèrement ironique qu'il éprouvait habituellement. Après avoir terminé sa lecture, pris une seconde tasse de café avec du kalatch et du beurre, il se leva, secoua les miettes qui s'étaient attachées à son gilet, et sourit de plaisir, tout en redressant sa large poitrine ; ce n'est pas qu'il eût rien de particulièrement gai dans l'âme, ce sourire était simplement le résultat d'une excellente digestion.

Mais ce sourire lui rappela tout, et il se prit à réfléchir.

Deux voix d'enfants bavardaient derrière la porte ; Stépane Arcadiévitch reconnut celles de Grisha, son plus jeune fils, et de Tania, sa fille aînée. Ils traînaient quelque chose qu'ils avaient renversé.

« J'avais bien dit qu'il ne fallait pas mettre les voyageurs sur l'impériale, criait la petite fille en anglais ; ramasse maintenant !

- Tout va de travers, pensa Stépane Arcadiévitch, les enfants ne sont plus surveillés », et, s'approchant de la porte, il les appela. Les petits abandonnèrent la boîte qui leur représentait un chemin de fer, et accoururent.

Tania entra hardiment et se suspendit en riant au cou de son père, dont elle était la favorite, s'amusant comme d'habitude à respirer le parfum bien connu qu'exhalaienent ses favoris ; après avoir embrassé ce visage, que la tendresse autant que la pose forcément inclinée avaient rougi, la petite détacha ses bras et voulut s'enfuir, mais le père la retint.

« Que fait maman ? demanda-t-il en passant la main sur le petit cou blanc et délicat de sa fille. – Bonjour », dit-il en souriant à son petit garçon qui s'approchait à son tour. Il s'avouait qu'il aimait moins son fils et cherchait toujours à le dissimuler, mais l'enfant comprenait la différence et ne répondit pas au sourire forcé de son père.

« Maman ? elle est levée », dit Tania.

Stépane Arcadiévitch soupira.

« Elle n'aura pas dormi de la nuit », pensa-t-il.

« Est-elle gaie ? »

La petite fille savait qu'il se passait quelque chose de grave entre ses parents, que sa mère ne pouvait être gaie et que son père feignait de l'ignorer en lui faisant si légèrement cette question. Elle rougit pour son père. Celui-ci la comprit et rougit à son tour.

« Je ne sais pas, répondit l'enfant. Elle ne veut pas que nous prenions nos leçons ce matin et nous envoie avec miss Hull chez grand-maman.

– Eh bien, vas-y, ma Tania. Mais attends un moment », ajouta-t-il en la retenant et en caressant sa petite main délicate.

Il chercha sur la cheminée une boîte de bonbons qu'il y avait placée la veille, et prit deux bonbons qu'il lui donna, en ayant eu soin de choisir ceux qu'elle préférait.

« C'est aussi pour Grisha ? dit la petite.

- Oui, oui. » Et avec une dernière caresse à ses petites épaules et un baiser sur ses cheveux et son cou, il la laissa partir.

« La voiture est avancée, vint annoncer Matvei. Et il y a là une solliciteuse, ajouta-t-il.

- Depuis longtemps ? demanda Stépane Arcadiévitch.

- Une petite demi-heure.

- Combien de fois ne t'ai-je pas ordonné de me prévenir immédiatement.

- Il faut bien cependant vous donner le temps de déjeuner, repartit Matvei d'un ton bourru, mais amical, qui ôtait toute envie de le gronder.

- Eh bien, fais vite entrer », dit Oblonsky en fronçant le sourcil de dépit.

La solliciteuse, femme d'un capitaine Kalinine, demandait une chose impossible et qui n'avait pas le sens commun ; mais Stépane Arcadiévitch la fit asseoir, l'écoula sans l'interrompre, lui dit comment et à qui il fallait s'adresser, et lui écrivit même un billet de sa belle écriture bien nette pour la personne qui pouvait l'aider. Après avoir congédié la femme du capitaine, Stépane Arcadiévitch prit son chapeau et s'arrêta en se demandant s'il n'oubliait pas quelque chose. Il n'avait oublié que ce qu'il souhaitait ne pas avoir à se rappeler, sa femme.

Sa belle figure prit une expression de mécontentement. « Faut-il ou ne faut-il pas y aller ? » se demanda-t-il en baissant la tête. Une voix intérieure lui disait que mieux valait s'abstenir, parce qu'il n'y avait que fausseté et mensonge à attendre d'un rapprochement. Pouvait-il rendre Dolly attrayante comme autrefois, et lui-même pouvait-il se faire vieux et incapable d'aimer ?

« Et cependant il faudra bien en venir là, les choses ne peuvent rester ainsi », se disait-il en s'efforçant de se donner du courage. Il se redressa, prit une cigarette, l'alluma, en tira deux bouffées, la rejeta dans un cendrier de nacre, et, traversant enfin le salon à grands pas, il ouvrit une porte qui donnait dans la chambre de sa femme.

IV

Daria Alexandrovna, vêtue d'un simple peignoir et entourée d'objets jetés çà et là autour d'elle, fouillait dans une chiffonnière ouverte ; elle avait ajusté à la hâte ses cheveux, rares maintenant, mais jadis épais et beaux, et ses yeux, agrandis par la maigreur de son visage, gardaient une expression d'effroi. Lorsqu'elle entendit le pas de son mari, elle se tourna vers la porte, décidée à cacher sous un air sévère et méprisant le trouble que lui causait cette entrevue si redoutée. Depuis trois jours elle tentait en vain de réunir ses effets et ceux de ses enfants pour aller se réfugier chez sa mère, sentant qu'il fallait d'une façon quelconque punir l'infidèle, l'humilier, lui rendre une faible partie du mal qu'il avait causé ; mais, tout en se répétant qu'elle le quitterait, elle n'en trouvait pas la force, parce qu'elle ne pouvait se déshabituer de l'aimer et de le considérer comme son mari. D'ailleurs elle s'avouait que si, dans sa propre maison, elle avait de la peine à venir à bout de ses cinq enfants, ce serait bien pis là où elle comptait les mener. Le petit s'était déjà senti du désordre qui régnait dans le ménage et avait été souffrant à cause d'un bouillon tourné ; les autres s'étaient presque trouvés privés de dîner la veille... Et, tout en comprenant qu'elle n'aurait jamais le courage de partir, elle cherchait à se donner le change en rassemblant ses affaires.

En voyant la porte s'ouvrir, elle se reprit à bouleverser ses tiroirs et ne leva la tête que lorsque son mari fut tout près d'elle. Alors, au lieu de l'air sévère qu'elle voulait se donner, elle tourna vers lui un visage où se peignaient la souffrance et l'indécision.

« Dolly ! » dit-il doucement, d'un ton triste et soumis.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur lui, et le voyant brillant de fraîcheur et de santé : « Il est heureux et content, pensa-

t-elle, tandis que moi ! Ah que cette bonté qu'on admire en lui me révolte ! » Et sa bouche se contracta nerveusement.

« Que me voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement.

- Dolly ! répéta-t-il ému, Anna arrive aujourd'hui.

- Cela m'est fort indifférent ; je ne puis la recevoir.

- Il le faut cependant, Dolly.

- Allez-vous-en, allez-vous-en, allez-vous-en ! » cria-t-elle sans le regarder, comme si ce cri lui était arraché par une douleur physique.

Stépane Arcadiévitch avait pu rester calme et se faire des illusions loin de sa femme, mais, quand il vit ce visage ravagé et qu'il entendit ce cri désespéré, sa respiration s'arrêta, quelque chose lui monta au gosier et ses yeux se remplirent de larmes.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait, Dolly ? au nom de Dieu. » Il ne put en dire plus long, un sanglot le prit à la gorge.

Elle ferma violemment la chiffonnière et se tourna vers lui.

« Dolly, que puis-je dire ? une seule chose : pardonne ! Souviens-toi : neuf années de ma vie ne peuvent-elles racheter une minute... »

Elle baissa les yeux, écoutant ce qu'il avait à dire de l'air d'une personne qui espère qu'on la détrompera.

« Une minute d'entraînement », acheva-t-il, et il voulut continuer, mais à ces mots les lèvres de Dolly se serrèrent comme par l'effet d'une vive souffrance, et les muscles de sa joue droite se contractèrent de nouveau.

« Allez-vous-en, allez-vous-en d'ici, cria-t-elle encore plus vivement, et ne me parlez pas de vos entraînements, de vos vilenies ! »

Elle voulut sortir, mais elle faillit tomber et s'accrocha au dossier d'une chaise pour se soutenir. Le visage d'Oblonsky s'assombrit, ses yeux étaient pleins de larmes.

« Dolly ! dit-il presque en pleurant. Au nom de Dieu, pense aux enfants : ils ne sont pas coupables. Il n'y a de coupable que moi, punis-moi : dis-moi comment je puis expier. Je suis prêt à tout. Je suis coupable et n'ai pas de mots pour l'exprimer combien je le sens ! Mais, Dolly, pardonne ! »

Elle s'assit. Il écoutait cette respiration oppressée avec un sentiment de pitié infinie. Plusieurs fois elle essaya de parler sans y parvenir. Il attendait.

« Tu penses aux enfants quand il s'agit de jouer avec eux, mais, moi, j'y pense en comprenant ce qu'ils ont perdu », dit-elle en répétant une des phrases qu'elle avait préparées pendant ces trois jours.

Elle lui avait dit *tu*, il la regarda avec reconnaissance et fit un mouvement pour prendre sa main, mais elle s'éloigna de lui avec dégoût.

« Je ferai tout au monde pour les enfants, mais je ne sais ce que je dois décider : faut-il les emmener loin de leur père ou les laisser auprès d'un débauché, oui, d'un débauché ? Voyons, après ce qui s'est passé, dites-moi s'il est possible que nous vivions ensemble ? Est-ce possible ? répondez donc ? répéta-t-elle en élevant la voix. Lorsque mon mari, le père de mes enfants, est en liaison avec leur gouvernante...

- Mais que faire ? que faire ? interrompit-il d'une voix désolée, baissant la tête et ne sachant plus ce qu'il disait.

- Vous me révoltez, vous me répugnez, cria-t-elle, s'animant de plus en plus. Vos larmes sont de l'eau. Vous ne m'avez jamais aimée ; vous n'avez ni cœur ni honneur. Vous ne m'êtes plus qu'un étranger, oui, tout à fait un étranger »,

et elle répéta avec colère ce mot terrible pour elle, un *étranger*.

Il la regarda surpris et effrayé, ne comprenant pas combien il exaspérait sa femme par sa pitié. C'était le seul sentiment, Dolly le sentait trop bien, qu'il éprouvât encore pour elle ; l'amour était à jamais éteint.

En ce moment un des enfants pleura dans la chambre voisine, et la physionomie de Daria Alexandrovna s'adoucit, comme celle d'une personne qui revient à la réalité ; elle sembla hésiter un moment, puis, se levant vivement, elle se dirigea vers la porte.

« Elle aime cependant *mon* enfant, pensa Oblonsky, remarquant l'effet produit par le cri du petit. Comment alors me prendrait-elle en horreur ?

- Dolly, encore un mot ! insista-t-il en la suivant.

- Si vous me suivez, j'appelle les domestiques, les enfants ! qu'ils sachent tous que vous êtes un lâche ! Je pars aujourd'hui, et vous n'avez qu'à vivre ici avec votre maîtresse ! »

Elle sortit en fermant violemment la porte.

Stépane Arcadiévitch soupira, s'essuya la figure et quitta doucement la chambre.

« Matvei prétend que cela s'arrangera, mais comment ? Je n'en vois pas le moyen. C'est affreux ! et comme elle a crié d'une façon vulgaire ! se dit-il en pensant aux mots *lâche* et *maîtresse*. Pourvu que les femmes de chambre n'aient rien entendu. »

C'était un vendredi ; dans la salle à manger l'horloger remontait la pendule ; Oblonsky, en le voyant, se souvint que la régularité de cet Allemand chauve lui avait fait dire un jour qu'il devait être remonté lui-même pour toute sa vie,

dans le but de remonter les pendules. Le souvenir de cette plaisanterie le fit sourire.

« Et qui sait au bout du compte si Matvei n'a pas raison, pensa-t-il, et si cela ne s'arrangera pas !

- Matvei, cria-t-il, qu'on prépare tout au petit salon pour recevoir Anna Arcadievna.

- C'est bien, répondit le vieux domestique apparaissant aussitôt. - Monsieur ne dînera pas à la maison ? demanda-t-il en aidant son maître à endosser sa fourrure.

- Cela dépend. Tiens, voici pour la dépense, dit Oblonsky en tirant un billet de dix roubles de son portefeuille. Est-ce assez ?

- Assez ou pas assez, on s'arrangera », répondit Matvei fermant la portière de la voiture et remontant le perron.

Pendant ce temps, Dolly, avertie du départ de son mari par le bruit que fit la voiture en s'éloignant, rentra dans sa chambre, son seul refuge au milieu des soucis qui l'assiégeaient. L'Anglaise et la bonne l'avaient accablée de questions ; quels vêtements fallait-il mettre aux enfants ? pouvait-on donner du lait au petit ? fallait-il faire chercher un autre cuisinier ?

« Laissez-moi tranquille », leur avait-elle dit en rentrant chez elle pour s'asseoir à la place où elle avait parlé à son mari. Là, serrant l'une contre l'autre ses mains amaigries dont les doigts ne retenaient plus les bagues, elle repassa leur entretien dans sa mémoire.

« Il est parti ! mais a-t-il rompu avec *elle* ? Se peut-il qu'il *la* voie encore ? Pourquoi ne le lui ai-je pas demandé ? Non, non, nous ne pouvons plus vivre ensemble ! Et, vivant sous le même toit, nous n'en resterons pas moins étrangers, - étrangers pour toujours ! répéta-t-elle avec une insistance particulière sur ce dernier mot si cruel. Comme je l'aimais, mon Dieu ! et comme je l'aime encore même maintenant !

Peut-être ne l'ai-je jamais plus aimé ! et ce qu'il y a de plus dur... » Elle fut interrompue par l'entrée de Matrona Philémonovna :

« Ordonnez au moins qu'on aille chercher mon frère, dit celle-ci ; il fera le dîner, sinon ce sera comme hier, les enfants n'auront pas encore mangé à six heures.

- C'est bon, je vais venir et donner des ordres. A-t-on fait chercher du lait frais ? » Et là-dessus Daria Alexandrovna se plongea dans ses préoccupations quotidiennes et y noya pour un moment sa douleur.

V

Stépane Arcadiévitch avait fait de bonnes études grâce à d'heureux dons naturels ; mais il était paresseux et léger et, par suite de ces défauts, était sorti un des derniers de l'école. Quoiqu'il eût toujours mené une vie dissipée, qu'il n'eût qu'un *tchin* médiocre et un âge peu avancé, il n'en occupait pas moins une place honorable qui rapportait de bons appointements, celle de président d'un des tribunaux de Moscou. – Il avait obtenu cet emploi par la protection du mari de sa sœur Anna, Alexis Alexandrovitch Karénine, un des membres les plus influents du ministère. Mais, à défaut de Karénine, des centaines d'autres personnes, frères, sœurs, cousins, oncles, tantes, lui auraient procuré cette place, ou toute autre du même genre, ainsi que les six mille roubles qu'il lui fallait pour vivre, ses affaires étant peu brillantes malgré la fortune assez considérable de sa femme. Stépane Arcadiévitch comptait la moitié de Moscou et de Pétersbourg dans sa parenté et dans ses relations d'amitié ; il était né au milieu des puissants de ce monde. Un tiers des personnages attachés à la cour et au gouvernement avaient été amis de son père et l'avaient connu, lui, en brassières ; le second tiers le tutoyait ; le troisième était composé « de ses bons amis » ; par conséquent il avait pour alliés tous les dispensateurs des biens de la terre sous forme d'emplois, de fermes, de concessions, etc. ; et ils ne pouvaient négliger un des leurs. Oblonsky n'eut donc aucune peine à se donner pour obtenir une place avantageuse ; il ne s'agissait que d'éviter des refus, des jalousies, des querelles, des susceptibilités, ce qui lui était facile à cause de sa bonté naturelle. Il aurait trouvé plaisant qu'on lui refusât la place et le traitement dont il avait besoin. Qu'exigeait-il d'extraordinaire ? Il ne demandait que ce que ses contemporains obtenaient, et se sentait aussi capable qu'un autre de remplir ces fonctions.